

Apollinaire Émery chirurgien de l'Empire (1786-1821)

Jean-Louis Reymond

La visite des cimetières est riche d'enseignement. Elle permet de ressusciter au moins un moment des aventures humaines inscrites dans l'histoire. Telle celle d'une famille séparée par la tombe : au Grand-Lemps celle d'Apollinaire Émery, chirurgien de Napoléon, à Grenoble celle de son épouse, née Victorine Blanchet, et de leur fille Coralie.

Qui est Apollinaire Émery ?

Apollinaire Émery est né au Grand-Lemps en 1786. Ce bourg est au XVIII^e siècle une cité agricole des Terres Froides, important marché aux céréales. Des artisans travaillent le cuir, le chanvre, la laine et déjà la soie.

Il est issu d'une famille de notables. Claude Émery, marchand décédé en 1743, est à l'origine d'une descendance nombreuse où l'on retrouve des propriétaires, des fonctionnaires ou titulaires de charge, des prêtres et des religieuses. Mais à chaque génération des médecins sont présents : Augustin (1715-1769), son grand-père, Étienne, son père (1743-1799).

Son oncle Claude Émery est aussi médecin ainsi que son frère cadet Félix Étienne (1787-1856) qui aura une carrière brillante le menant à l'Académie de médecine.

La formation des médecins sous l'Ancien Régime se dispense dans des facultés de valeur inégale. L'enseignement théorique est basé sur les principes hippocratiques, l'expérience pratique s'acquiert de la fréquentation des hôpitaux. Si les connaissances théoriques même erronées existent, l'efficacité des médecins est limitée par l'absence totale de thérapeutiques efficaces. Elles se limitent aux saignées, aux lavements, aux régimes et aux plantes. Les médecins accompagnent l'évolution naturelle des maladies...

Les chirurgiens sont des artisans formés par l'apprentissage chez un maître et dans quelques écoles rattachées aux hôpitaux. Leur efficacité relative est réelle, ils sont capables de traiter des plaies, de réduire des fractures ou d'inciser des abcès. Ils sont théoriquement subordonnés aux médecins.

La Révolution fait table rase de ce passé. En 1792, les ordres religieux sont supprimés de même que les corporations, facultés et sociétés savantes. Peut s'intituler « officier de santé » tout individu pourvu qu'il paye patente. Cette situation anarchique verra une correction salutaire par la loi du 19 ventôse an XI (1803) qui régleme la formation des médecins et chirurgiens. Mais le flou du recrutement qui permet la réintégration des empiriques subsistera quelques années.

Apollinaire, chirurgien de Napoléon

Il se consacre à la médecine comme son père et son grand-père dans une période turbulente. À 19 ans seulement, en 1805, il commence une carrière de chirurgien de la Grande Armée. Entre 1805 et 1815 se situent les campagnes incessantes des guerres napoléoniennes contre le reste de l'Europe coalisée.

L'art de la guerre a changé depuis la création du service de santé des armées par Louis XIV en 1708 : à la guerre



Le médecin de village - Détail

de siège succède la guerre de mouvement : d'abord la canonnade puis la fusillade et enfin la charge de cavalerie au sabre ou le combat au corps à corps et à la baïonnette des fantassins. Le nombre de morts et blessés liés à cette stratégie augmente et la demande de soins est énorme.

Napoléon néglige longtemps le service de santé : pour lui les blessés encombrant le champ de bataille et embarrassent la marche des armées. Ne sont dignes d'intérêt que ceux qui peuvent avancer et se battre.

La nécessité d'augmenter le recrutement apparaît vite évidente, celui-ci est massif et surtout peu exigeant.

Il concerne surtout les chirurgiens ou présumés tels que l'on trouve parmi les étudiants de toute discipline, séminaristes, apothicaires, qui peuvent ainsi échapper à la conscription qui les aurait conduits au combat. La formation pratique se fait « sur le tas ». On peut penser que l'expérience vient vite pour les plus motivés.

Les médecins, eux, sont plus en retrait. Leur rôle se limite à recueillir les blessés ou malades qui arrivent dans des hôpitaux précaires installés à l'arrière ; ceux-ci, dans des conditions d'hygiène inexistantes, sont victimes des complications de leurs blessures (gangrène), d'épidémies (typhus, choléra, dysenterie). Dans les hôpitaux de campagne les blessés sont fauchés plus sournoisement que sur les champs de bataille. Le blessé est un mort en sursis. Les traitements sont totalement inexistantes.

Cette expérience va déterminer une stratégie novatrice de la médecine de guerre.

Sur le champ de bataille la prise en charge des blessés se fait à « l'ambulance », lieu improvisé plus ou moins préparé à l'avance autour d'un véhicule, l'ambulance volante, création du médecin-en-chef Larrey. Ce poste avancé regroupe les chirurgiens, leur matériel. Y arrivent les blessés, enfin ceux qui peuvent y aller seuls. Un corps de brancardiers et d'infirmiers sera créé tardivement par le médecin-en-chef Percy lui-même créateur de la saucisse (Wurz), ambulance très mobile chevauchée par le personnel.

Ces deux chirurgiens sont les initiateurs de la doctrine française du SAMU qui privilégie la prise en charge sur place des victimes. À titre d'exemple, Larrey privilégie l'amputation immédiate : sans anesthésie, il désarticule le membre blessé sur un malade assis, quelques minutes lui suffisent pour désarticuler une épaule.

Si le patient s'en tire, il a une chance d'éviter les complications qui seraient plus souvent fatales que la blessure elle-même.

Le bilan sanitaire de ces campagnes apparaît effroyable : à Austerlitz 100 000 combattants, 2 000 morts, 2 000 blessés dont la moitié meurt des suites ; à la Moskova 10 000 blessés abandonnés à eux-mêmes.

Voici donc le cadre dans lequel Apollinaire Émery passe dix ans de sa vie.

De 1805 à 1814, il gagne du galon : sous-aide major (chirurgien de 3^e classe), aide-

major (2^e classe) puis major (1^{ère} classe). Il participe aux campagnes de Prusse, du Danemark, de Hollande, de Russie (1812), de Saxe et de Champagne. Il est blessé à la bataille d'Essling en 1809. Il reçoit la Légion d'honneur en 1813.

Après l'abdication en 1814, l'épopée est provisoirement finie. Il suit Napoléon dans son exil à l'île d'Elbe, faisant preuve d'une fidélité exemplaire qui lui sera reprochée.



Chirurgien-major

La fidélité à l'empereur

Émery est licencié de l'armée en avril 1814. Il suit l'empereur déchu dans son éloignement à l'île d'Elbe comme chirurgien de sa garde. Napoléon avait conservé certains privilèges de son pouvoir passé et régnait sur cet îlot en préparant très vite son retour.

Émery devient un des acteurs de ce retour de l'Aigle dans lequel intervient un autre Grenoblois, Jean-Baptiste Dumoulin.

Jean-Baptiste Dumoulin est né en 1786, il est le fils d'un riche marchand gantier. D'après le récit que Dumoulin fit plus tard à Napoléon III, il rejoint l'île d'Elbe en septembre 1814 et conseille Napoléon pour la route du retour et l'accueil à Grenoble. Il reste en contact avec Émery qui au cours d'une permission à Grenoble aurait pu rencontrer les personnalités locales favorables au retour.

Le 1^{er} mars 1815, Napoléon débarque à Golfe-Juan et va entamer ce qui constitue dans la légende napoléonienne « le vol de l'Aigle ». Émery est en éclaireur avec 48 heures d'avance. Il est arrêté successivement à Digne, Gap et Laffrey mais réussit à passer les barrages et arrive à Grenoble le 5 mars avec le texte de la proclamation du retour qu'il fait imprimer. Il rencontre les membres du comité d'accueil.



Ambulance volante

Napoléon fait une entrée triomphale à Grenoble le 7 mars en prononçant ces paroles historiques : « Avant Grenoble j'étais un aventurier, après j'étais un prince ». Il avait auparavant vaincu la résistance des troupes à Laffrey en prononçant ces mots tout aussi historiques : « S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son empereur, me voici ! »

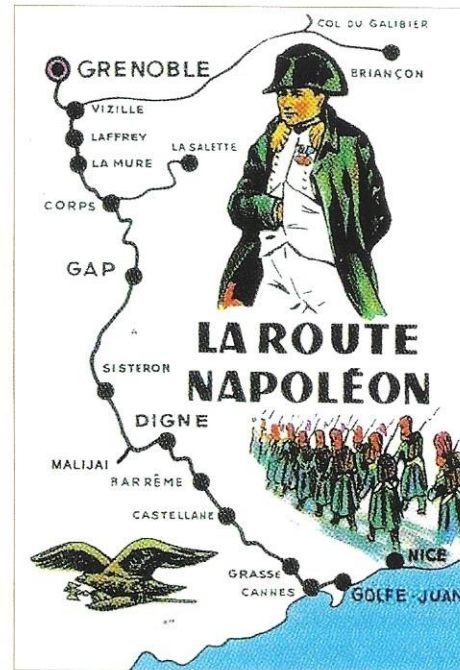
Dumoulin avait rejoint Napoléon à Laffrey et lui avait offert « son bras et 100 000 francs ». Le soir même il est nommé officier d'ordonnance et décoré de la Légion d'honneur. Dumoulin eut ensuite une carrière agitée : il est blessé d'un coup de sabre à Waterloo, il émigre en Angleterre puis aux Pays-Bas où il est commerçant. Rentré en France en 1817, il est agent de bourse avec plus ou moins de succès. Il sera sa vie durant dans tous les complots bonapartistes. Mis en prison 9 fois pour menées révolutionnaires, il sera un éphémère leader des journées de Juillet 1830, de la Révolution de 1848, candidat malheureux au poste de député de l'Isère, agent électoral de Napoléon III. Tombé dans la misère, il sollicitera le retour de ses 100 000 F. Il reçoit une petite pension et meurt en 1856.

Émery bénéficie lui-aussi d'une promotion dans la Légion d'honneur dont il devient officier et il est promu au grade de chirurgien-major des grenadiers à pied de la Garde. Il sort indemne de Waterloo mais l'abdication définitive le renvoie dans ses foyers le 29 septembre 1815, sans retraite ni demi-solde, et rétrogradé dans la Légion d'honneur.

Retour à la vie civile

De retour au Grand-Lemps, Émery a 29 ans. On peut le penser déçu après 10 ans d'épopée napoléonienne qu'il a traversée avec gloire et fidélité. Il échappe certes aux purges que lui aurait valuées une plus grande notoriété, mais comment subsister sans ressources ? Il prend la succession de son oncle médecin qui venait de mourir. Les ennuis commencent.

Les gendarmes se présentent chez lui en février 1816, porteurs d'un mandat d'arrêt du général Donnadieu pour le conduire à Besançon afin d'y répondre de sa



conduite en mars 1815. Émery se soumet aux ordres reçus sans opposer de résistance ce qui n'empêche pas un soulèvement populaire mené par le club napoléonien du Grand-Lemps. Cette émeute est réprimée par l'envoi d'une garnison militaire, la révocation de la municipalité et le déplacement de certains fonctionnaires.

Pour sa défense il précise qu'il a suivi son empereur en tant que chirurgien de la Garde. Il a obéi aux ordres de son supérieur (qu'il nomme « Buonaparte » dans un courrier adressé au ministre de la Guerre) sans intervenir dans sa politique.

Aucune charge n'est retenue et il est libéré après deux mois de prison.

Deuxième épisode : à la suite du complot Didier (mai 1816), il est proscrit du Grand-Lemps, son retour représentant pour Donnadieu le triomphe du parti de l'usurpateur. Il doit se rendre en résidence surveillée à Lille.

Arrivé à Paris, il écrit au ministre pour plaider sa cause.

« Lors des événements de 1815, on me proposa la place de chirurgien pour accompagner « Buonaparte » à l'île d'Elbe. Appartenant à une famille de 13 enfants vivants dont 2 consanguins, 2 utérins et 9 du même lit, me trouvant sans fortune, j'acceptais... De retour au Grand-Lemps je me suis toujours conformé au nouveau régime. Je suis sans ressource autre que mon métier et je dois secourir ma mère chargée de famille ».

Ce plaidoyer met en avant plus la nécessité économique que l'obéissance aux ordres. Il sollicite l'appui des membres de sa famille non suspects de bonapartisme, Répion-Préneuf, Bertrand procureur général de l'Isère, le curé de Saint-Laurent. Finalement il est autorisé à rentrer. Les ennuis s'achèvent, ils auront duré un an.



Des Grenoblois offrent à Napoléon la porte de Bonne qu'il vient de franchir

Les belles histoires se terminent toujours par un mariage.

Parmi ses amis se trouvait Augustin Blanchet, riche fabricant de papier de Rives, fervent bonapartiste. Son épouse déguisée en serveuse avait pour approcher l'empereur servi le repas lors de son passage à Rives. Augustin avait une jeune sœur Victorine... (1788-1853). La proximité des idées fit sans doute beaucoup dans la conclusion du mariage qui eut lieu le 30 septembre 1817. L'année suivante naît Agathe Caroline.

Le bonheur est de courte durée. Apollinaire Émery décède le 4 octobre 1821, quelques jours après l'empereur. Il est inhumé au Grand-Lemps.

Madame Émery se retire à Grenoble et se consacre à l'éducation de sa fille qui mourut en 1833 à l'âge de 15 ans. Plus tard, elle épouse un ancien officier en retraite, Fritz Frensdorff, capitaine du régiment de Hohenlohe (1784-1848).

Elle-même décède à Rives en 1853. Elle est inhumée avec sa fille et son deuxième mari au cimetière Saint-Roch de Grenoble.

Épilogue

Deux cimetières pour deux destins qui finalement n'ont été réunis que pendant quelques années et qui sont séparés dans la tombe.

Au Grand-Lemps, Apollinaire Émery repose sous une dalle où est gravé : *Ici repose Apollinaire Émery, chirurgien de la vieille garde impériale, chevalier de la Légion d'honneur. Il fut bon fils, bon soldat, bon citoyen, serviteur fidèle. Décédé le 4 octobre 1821, à l'âge de 35 ans. Il eut de Napoléon un glorieux souvenir.*



Ce souvenir est un legs de 100 000 F que Napoléon écrivit sur son testament olographe. La veuve toucha la moitié de la somme mais l'exécuteur testamentaire refusa de verser le reliquat de la somme après le décès de Coralie, seule ayant-droit.

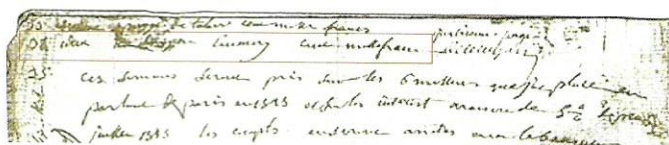
Au cimetière Saint-Roch à Grenoble, sa veuve et sa fille reposent dans une tombe marquée par le souvenir de Bonaparte : le monument de style « retour d'Égypte » en est un symbole clair. Que Fritz Frensdorff, ancien officier des campagnes de l'Empire y soit inhumé apporte encore du sens à cette page d'histoire napoléonienne.

Bibliographie

Espitalier Albert, *Deux artisans du retour de l'île d'Elbe, Le chirurgien Émery et le gantier Dumoulin*, Arthaud Grenoble 1934.

Sandeau Jacques, *Le service de santé des armées impériales*, Revue du souvenir napoléonien n° 450, Janv. 2004, pp19-27.

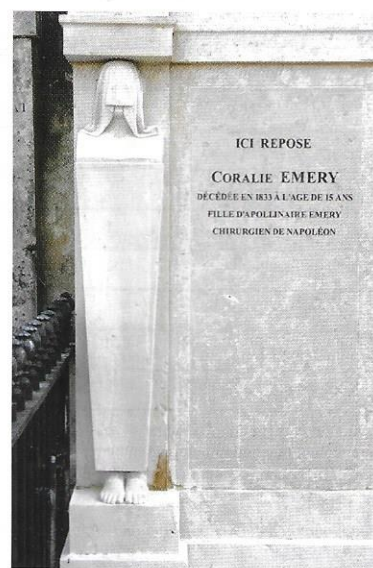
T41889



Idem au chirurgien Émery cent mille francs



Le Grand-Lemps : La tombe d'Apollinaire Émery



La tombe restaurée de Victorine Blanchet, de sa fille Caroline (ou Coralie) Émery et de Fritz Frensdorff